

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT ET DIRECTEUR

GEO. P. KAUFMANN Vice-Président Administrateur de la publicité des annonces commerciales

ALBERT DARYOL Gérant

Phone Main 3487

323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Prix de l'abonnement

EDITION QUOTIDIENNE

Table with 2 columns: Duration (Un an, Six mois, Trois mois, Un mois) and Price (\$7.50, 3.75, 1.95, .65, .45)

Prix de l'abonnement

EDITION HEBDOMADAIRE

Table with 2 columns: Duration (Un an, Six mois, Trois mois) and Price (\$3.00, 1.50, .75)

Prix de l'abonnement

EDITION DU DIMANCHE

Table with 2 columns: Duration (Un an, Six mois, Trois mois) and Price (\$2.00, 1.00, .50)

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Lundi, 16 novembre 1914.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade

Un Acte de Fraternité

Parmi les bouleversements et les surprises de cette guerre sans précédent, l'aventure, la poignante et sublime aventure de la Belgique prendra dans la perspective de l'histoire des proportions épiques. Le transport du gouvernement belge au Havre en sera, au point de vue politique et international, un épisode de l'intérêt le plus haut.

C'est un acte unique de fraternité entre deux nations, et par là, il restera symbolique de cette admirable union de tant de nobles pays contre une race sans humanité profonde, sans notion de justice et de droit, sans autre idéal que la dévastation du monde à son profit; tandis que nous, au contraire, nous avons désormais, communs avec les Belges, avec les Anglais, avec les Russes, d'impassibles souvenirs.

Des peuples qui s'étaient dans le passé battus furieusement les uns contre les autres; qui s'étaient, à de certaines heures, haïs et entre-tués, ont maintenant la même pensée, la même foi, les mêmes passions. Il ne faut pas dire seulement qu'ils sont alliés; ils se sont reconnus comme des groupes humains destinés à suivre ensemble et pour longtemps la même route dans l'histoire.

Ge que les sophismes et les ruses du pacifisme auraient toujours été incapables de créer, à savoir la forte union de plusieurs nationalités diverses dans la justice et dans le droit, une guerre implacable, une guerre farouche la réalité et en a trouvé la formule. Quel dur démenti aux chétives doctrines qui ont failli nous coûter si cher!

Et pourquoi cette union qui semblait impossible est-elle devenue tout à coup si étroite et si

Il n'y a que peu de temps encore, c'est à peine si une personne sur mille avait jamais goûté un soda cracker vraiment bon — tel qu'il sortait frais et croustillant du four.

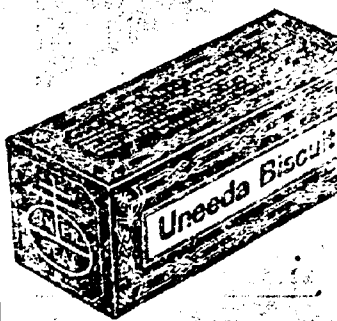
Maintenant chacun peut connaître et apprécier la bonté et le croustillant des soda crackers fraîchement cuits sans avoir à se rendre au four du boulanger.

Uneeda Biscuit met la boulangerie à votre portée.

Un aliment avec lequel on peut subsister. De l'énergie pour l'ouvrier. De la force pour les chétifs. Donnez-en aux enfants.

Cinq cents.

NATIONAL BISCUIT COMPANY



ause? C'est qu'au-dessus des intérêts nationaux est apparue subitement l'image de la civilisation et que la nécessité impérieuse de la défendre s'est imposée à une France, à une Angleterre, à une Belgique, à la Russie nouvelle. Et c'est qu'aucun de ces peuples, au cours de sa destinée, malgré les guerres, malgré la violence, malgré l'injustice, n'avait consciemment, méthodiquement attenté à la civilisation. Ils avaient cherché des victoires, des conquêtes, ils n'avaient jamais eu le dessein d'engloutir le monde entier et d'enlever à l'humanité le droit de vivre.

Aussi se sont-ils instinctivement liés contre l'Allemagne. Dans cette lutte, la Belgique s'est la première offerte, magnifiquement sacrifiée. Tant que son sol ne lui sera pas intégralement rendu, ses villes ravagées, ses soldats vengés, la lutte continuera implacable. Et ce sera, pour la cité française qui va, pendant quelques semaines, lui servir de capitale, un surcroît de fierté et d'honneur.

ALFRED CAPUS, de l'Académie française.

ON DIT QUE...

Des autos allemandes prises par nos troupiers contenaient des malles, bourrées de tout ce que des soldats de Guillaume avaient pu arracher aux maisons pillées. L'inventaire stupéfiant contenait des manchettes, des jupons, des plumes d'autruches, des chemises de femme, des blouses de soie, etc... On peut dire tout ce qu'on veut sur les armées du kaiser, on ne pourra nier qu'il ne s'y trouve d'excellent époux!

Mais la proclamation des intellectuels, qui affirment que "pas un de leur soldats n'a porté atteinte aux biens d'un seul citoyen," devient encore plus risible et grotesque qu'elle l'était déjà... Ce qui semblait difficile!

Alors que les armées allemandes, dès qu'elles pénètrent dans une ville, l'imposent immédiatement d'une lourde contribution de guerre, contributions qui se montent déjà, pour elle aujourd'hui à plusieurs centaines de millions, — il n'est pas sans intérêt de savoir qu'il existe, en dehors de la fortune des villes, des particuliers kolossalement riches.

L'Allemagne se défendra jusqu'au bout, se privera avec obstination pour sauver son existence. Il est utile de savoir où se trouveront les millions. La for-

tune personnelle de Guillaume II dépasse 150 millions de marks. La fille de Krupp, le fournisseur des canons d'Anvers, Mme Bertha Krupp, possède 300 millions, de même que M. Mendelssohn, un banquier, non un musicien. Un autre banquier, M. le baron de Goldschmidt, n'a que 170 millions, mais le prince de Kœnig-Donnermarck, — il donnait chaque année des fêtes à Guillaume, qui eussent voulu rappeler celles offertes à Louis XIV par le surintendant Pouquet — a la jolie fortune de 255 millions. Le prince Pleiss, 230 millions; le duc de Brunswick, 125; celui de Saxe-Weimar, 25 millions; le roi de Saxe, 25 millions; le grand-duc d'Oldenbourg, 25 millions; le roi de Bavière, 15 millions; 12 millions celui de Wurtemberg, etc...

Et nous ne parlons, ni du prince régnant de Schaumburg-Lippe, dont on ne peut même pas évaluer les biens, ni de centaines d'industriels, dont la fortune, depuis vingt ans, avait centuplé.

Hier, dans le Métro, petite révolution, révolution toute platonique, féminine, et qui n'est pour projectiles que des larmes, pour "howitzers" que des regards.

Un jeune homme de la Croix-Rouge transportait des enfants de réfugiés de Belgique ou de l'Aisne installés au "Cirque de Paris". Au changement de la Concord, une moitié de la petite troupe était montée dans un train, l'autre dut rester sur le quai avec son conducteur. Les enfants partirent en poussant des cris, en pleurant, et consolés tant bien que mal par les voyageuses environnantes, qui, dans l'impossibilité de savoir comment les rapatrier, s'étaient déjà partagés la petite troupe en arrivant à la première station. Mais on avait déjà téléphoné au gardien de la voie, les enfants furent descendus et remis, par le train suivant, à leur conducteur de bien être.

La charité des Parisiennes, leur bon cœur s'étaient manifestés là, spontanément, une fois de plus, car il n'est pas douteux que pas une n'eût tenu l'emplacement qu'elle avait pris spontanément devant le désastre et le chagrin des petits exilés.

Vendredi prochain, à 11 heures 13 et à 11 heures 5, les gares Saint-Lazare et du P.-L.-M. verront partir d'importants convois, le premier d'hommes de dix-sept à soixante ans, le second de femmes, d'enfants et de vieillards, — se dirigeant sur les départements de la Manche et de l'Ardeche. Il s'agit de sujets austro-allemands qui n'avaient pas encore quitté Paris.

Le Comité de lecture se serait réuni au Théâtre Français, en l'absence du lieutenant-colonel Albert Carré, ou bien celui-ci vint-il le présider en uniforme? On annonce que le "Réve", drame militaire en un acte, en prose, de M. Paul Martin, vient d'être reçu à l'unanimité... Si l'on songe que cet ouvrage se trouve en ce moment au 42e territorial, à Toul, il faut admirer autant que sa vaillance, sa facilité de travail et sa dextérité.

Précurseur! On peut lire dans ce "Journal des Goncourt", qui est un monument littéraire du siècle passé, à la date du 24 août 1883:

"Pendant le siège (le siège de Paris en 1870) j'ai passé bien des heures, des heures absentes de Paris, dans ce rêve me revenant tous les jours: j'avais inventé un produit qui faisait évaporer l'hydrogène de l'air et rendait cet air qui brûlait irrespirable à des poumons humains.

"J'avais aussi, avec l'invention de ce produit chimique, trouvé le mécanisme d'une petite chaise volante, d'un monton comme une montre pour vingt-quatre heures. L'on pense les hécatombes de Prussiens que je faisais du haut du ciel et dans des circonstances toujours nouvelles.

"Ces jours-ci, à propos de l'article menaçant du journal allemand, j'étais repris de ces rêveries homicides..."

Encore une innovation qui va améliorer le sort de nos soldats! Par ces temps de brouillard, de pluie et de froid, nos troupes seront la nuit à l'abri des intempéries grâce à un sac de couchage en tissu caoutchouté absolument imperméable.

Le jour venu, ce sac abritera les épaules de nos soldats, devenant, de par sa forme même, une pèlerine extra-légère.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de se rendre compte, par eux-mêmes, de cette innovation, 50, avenue de la Grande-Armée, chez "Roof", le spécialiste bien connu des gilets à 1 fr. 50, en papier du Japon. Le "Petit Parisien", qui avait

Mal aux Reins

Mlle Myrtle Cothrum, de Russellville, Ala., dit: "Pendant près d'un an j'ai souffert terriblement de mes reins, de douleurs dans tous mes membres, et ma tête me faisait mal continuellement. Notre médecin de famille me soignait, mais le soulagement que j'éprouvais n'était que temporaire. J'étais certainement en mauvaise santé. Mon professeur d'école me dit:

PRENEZ LE VIN DE Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES

J'en pris deux bouteilles en tout, et fus guérie. Je ferai toujours l'éloge du Cardui aux femmes souffrantes et souffrantes. Si vous souffrez de douleurs des reins, de maux de tête, ou autres symptômes particuliers aux femmes ou si vous avez simplement un besoin d'un tonique pour cette sensation de fatigue, de nervosité que vous éprouvez, prenez Cardui.

interrompu le 1er août la publication d'un grand feuilleton en deux tomes, repris ce matin au numéro 56. Il faut voir là un témoignage de ce beau calme de la population parisienne, qui a fourni chaque jour tant de preuves de sa raison. Les affaires reprennent, chacun s'efforce de donner à la vie son image accoutumée; le feuilleton ramènera pour ses lectrices, à côté des passionnantes dernières nouvelles, sa chère "suite à demain", qui leur permet de prendre patience et peut-être aussi d'engourdir de poignantes inquiétudes.

La cour d'honneur de la caserne de Montpellier vient d'être le théâtre d'une scène bien émouvante.

Le drapeau du 81e régiment d'infanterie ayant subi de rudes assauts fut mis en pièces. Il fallut le remplacer. Mais les postes glorieux de celui que le colonel du 81e avait juré de défendre jusqu'au dernier sacrifice furent transportés à Montpellier. Deux porte-drapeaux étaient tombés à leur poste: Servant et Dejeanne. Le commandant Delattre promit de leur offrir une épée nue à la main, devant l'étendard mutilé.

Le père du porte-drapeau Servant, tout en pleurs, s'avança ensuite pour poser ses lèvres sur l'étoffe glorieuse encore souillée de boue et teinte du sang de son fils.

LE WATTMAN.

Rapines et Crimes Allemands en 1814

Après la bataille de Montmirail, le général Franchet d'Espèrey, en félicitant ses troupes d'avoir triomphé de la résistance des Allemands par une vigoureuse offensive, a rappelé que "les mémorables champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert furent, il y a un siècle, témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher."

Toute cette contrée champenoise, où nos soldats ont rivalisé d'héroïsme pour la défense de la patrie en danger, est illustrée par les souvenirs de cette campagne en 1814, qui fut menée par Napoléon en personne, et où sept officiers généraux furent tués à l'ennemi.

Au centre du champ de bataille de Montmirail, non loin de Montcoupeau, sur la route nationale de Paris à Châlons-sur-Marne, on peut voir encore la ferme des Greneaux, où l'empereur se tint pendant toute la journée du vendredi 11 février 1814. Il venait de Champaubert où il avait passé la nuit dans une chaumière située sur la route, au bout de la grand-rue. L'avant-veille, il avait couché à Sézanne, chez M. Radet, rue de Châlons. Le soir du 11 février, il écrivit à l'impératrice Marie-Louise, sa femme: "Encore deux batailles comme celle-ci, et ton père repassera le Rhin!"

La victoire de Montmirail ayant dégagé Château-Thierry, Napoléon se dirigea vers cette ville, s'arrêta, en passant, au château de Neale, qui appartenait alors à M. Paré, ancien clerc de Danton, puis successeur de Garat au ministère de l'Intérieur. C'est là qu'il surveilla le combat du 12 février et acheva le déroute des Allemands. Les grenadiers de l'avant-garde

française furent reçus à Château-Thierry par des cris de joie que l'on peut aisément deviner. Ils étaient les libérateurs de cette cité longtemps captive. La population avait cruellement souffert des exactions de l'armée allemande.

Le quartier général de l'armée française fut établi chez M. Soulliac, maître de la poste aux chevaux, faubourg de Marne. Ce brave homme conta ses peines à nos officiers. On lui conseilla de faire un rapport et de l'adresser au comte de La Valette, directeur général des postes. J'ai sous les yeux ce document, daté du 20 février 1814. On y trouve la preuve que les Allemands n'ont pas changé depuis un siècle. Dans les figures esquissées par la plume naïve et véridique du maître de poste de Château-Thierry, l'on reconnaît parfaitement les incendiaires de Louvain et de Senlis, les bombardiers de la cathédrale de Reims. Tels pères, tels fils.

Laissons la parole à M. Soulliac, l'homme oculaire et victime des pires vexations. "En entrant en ville, dit-il, les Prussiens arrêtaient le monde dans les rues, défaisaient les souliers, et les habitants allaient nu-pieds... Le résultat de la première journée s'est passé en réquisitions de tous genres. La ville était menacée d'être brûlée, vu qu'on ne pouvait fournir 800 capotes de drap gris de la même couleur. Ils faisaient réparer le pont par les habitants et frappaient les bourgeois qui ne travaillaient pas à leur fantaisie; ils ont jeté un habitant à l'eau... Mais tout cela n'était qu'une ribou de mal qu'ils nous réservaient..."

Au moment de battre en retraite, les Allemands redoublèrent de rage. "Leur armée était battue, ils ne parurent plus d'aller brûler Paris, comme ils disaient deux jours auparavant... Mais ils se vengèrent de leur défaite sur les habitants de Château-Thierry. "Tant dans le faubourg que dans la ville, ils ont commis tous les crimes..." Le pauvre maître de poste, "réduit à rien", expose les rapines dont il a été personnellement l'objet. "Ils m'ont pris 16 de mes meilleurs chevaux, mes harnais de poste, 30,000 bottes de foin, 11 sacs d'avoine en grains, 3,000 à 4,000 gerbes de blé, 1,000 gerbes de seigle, 3,000 à 4,000 gerbes d'avoine, mes menus grains, toutes mes provisions d'hiver, enfin tous mes vins en bouteille; ils m'ont pris mon linge de corps, mes habits, ceux de mon enfant, de mon épouse..." Enfin ils nous ont pris jusqu'à la batterie de cuisine...

Un dernier trait. Au moment du départ, un des princes de Prusse dînait à la maison de poste. Furieux de voir son repas interrompu par une retraite précipitée, ce prince réquisitionna un postillon, nommé Lejeune, pour s'en aller à Reims par la traverse. Le maître de poste fit observer que ce postillon était très fatigué, hors d'état de marcher.

— Je vous donne ma parole d'honneur, dit le prince, que je ne l'emmènerai pas plus loin qu'une demi-lieue. Je vous le renverrai.

Le lendemain, comme Lejeune ne revenait pas, on se mit à sa recherche. La femme et les enfants de l'infortuné postillon le retrouvèrent dans un bois, près de Bezu-Saint-Germain. Le mal-

L'IMPETIGO FAISAIT TOMBER SES CHEVEUX

Il lui causait des souffrances terribles, et se développa sous forme de petites ampoules, laissant des marques sur la tête et causant une éruption toujours croissante qui rendait tout repos impossible.

2225 rue 15ème, N. W., Washington, D. C. — "Il y a quelques temps, je souffrais terriblement d'impetigo. Il se formaient une quantité de petites ampoules qui firent des marques sur ma tête. L'infection en fut si prononcée que ma chevelure en fut complètement mangée, laissant un cuir cheville sensible et irrité, tellement qu'après un peu de temps des plaques se firent jour et s'étendirent formant ainsi une semaine, une seule grande plaie. Les démangeaisons se faisaient si cruelles que je ne pouvais plus me reposer.

Advertisement for "PERFECTION SMOKELESS OIL HEATERS" featuring an illustration of a heater and text describing its benefits for heating a room in five minutes.

Après s'être convaincu que Krופן n'avait pas quitté la Bourse, il a été un fiacre. Il s'est fait conduire en hâte au domicile de son oncle...

Une affaire d'honneur

Il pouvait être onze heures moins un quart, ce matin, M. Krופן, de la maison de banque Krופן et Cie, sortait du bureau de télégraphie de la Bourse. Il a été housé par M. Engelwurst, de la maison Engelwurst et Cie, qui pénétrait, le nez plongé dans la lecture de son journal.

— Non, mais, espèce d'idiot, voulez-vous que je vous flanque une gifle, moi, pour vous appuyer à regarder devant vous lorsque vous marchez? Joignant le geste à la parole, il a gratifié d'un soufflet sonore.

A midi, un certain Robert Breslau, remisier de la maison Choisy et Cie, a demandé à M. Engelwurst:

— Au fait, mon cher Engelwurst, à quel propos Krופן vous a-t-il giflé tout à l'heure? "Dix minutes plus tard, à midi dix, un certain Prosper Heyman, tenneur de carnet de la maison Krופן et Cie, lui a posé une question analogue.

— A propos, mon cher Engelwurst, pour quelle raison Krופן vous a-t-il donc souffleté tout à l'heure?

M. Engelwurst avait supposé que l'incident du bureau de télégraphie ne s'ébruiterait pas. Succèsivement, de midi dix à midi et demie, une douzaine de personnes — remisiers, coulissiers, démarcheurs, commis d'agents de change — lui en ont parlé.

Risquer de se faire trouver la peau en duel? Passer pour un lâche aux yeux de toute la Bourse? De ces deux solutions, dont ni l'une ni l'autre ne lui paraissait souhaitable, M. Engelwurst n'était pas encore arrivé, à une heure cinq, à savoir laquelle était la moins désagréable. Brusquement, à une heure dix, il a semblé prendre une détermination.